

SUITE DES CONFÉRENCES DE NOTRE-DAME,

Par le R. P. Lacordaire.

DIMANCHE, 12 JANVIER 1845.

La religion, avons-nous dit, est le commerce positif et efficace de l'homme avec Dieu, et elle est tout ensemble une passion et une vertu de l'humanité : une passion, en tant que l'humanité est entraînée vers Dieu par une attraction constante et universelle ; une vertu, en tant que, malgré cette attraction, il en coûte à l'humanité de grands efforts pour entrer dans ce commerce positif et efficace avec Dieu. Ajoute aujourd'hui que la doctrine catholique seule produit ce commerce positif et efficace avec Dieu, que nous appelons du nom de religion ; tout autre doctrine aboutit nécessairement à l'une de ces deux catastrophes : à la catastrophe de la superstition ou à la catastrophe de l'incrédulité. La superstition est un commerce de l'homme avec Dieu, entaché d'inefficacité, d'immoralité et de déraison ; l'incrédulité est une rupture désespérée de tout commerce de l'homme avec Dieu. Quand l'homme veut faire de la religion sans le secours de la raison, il tombe immédiatement dans la superstition, et, s'il veut faire de la religion avec la raison, il tombe inévitablement dans l'abîme de l'incrédulité. En sorte que Dieu, le fondateur de la religion unique et véritable, s'est placé et a placé l'homme dans ses rapports avec lui entre Charybde et Scylla, un Charybde divin et un Scylla divin, et quiconque ne navigue pas sur le vaisseau dont Dieu est le capitaine et le pilote, celui-là sombre par un triste naufrage à l'un de ces deux écueils. C'est là Messieurs, mon thème d'aujourd'hui.

Quand nous regardons les cultes divers disséminés dans le monde, il en est plusieurs qui ne nous paraissent liées à la doctrine catholique par aucune relation, bien qu'en réalité, à une époque plus ou moins éloignée, ils soient sortis de ce tronc commun ; car l'erreur n'est qu'une feuille tombée de l'arbre de la vérité et emportée par le vent, et l'homme est tellement incapable de commercer par lui-même avec Dieu, que ses inspirations religieuses les plus personnelles se rattachent toujours à un fonds primitif, encore que notre œil, dans le sombre jour de l'histoire, ne discerne pas bien l'heure où le rameau s'est détaché du tronc, ni la cause de cette séparation. Quand donc regardant l'ensemble des cultes religieux, nous mettons à part, pour les observer, ceux qui n'ont aucune liaison de parenté visible et reconnaissable avec la doctrine catholique, nous sommes frappés d'une chose, c'est qu'à l'extérieur rien ne paraît les distinguer de nous. Je vois des temples qui essaient de porter jusqu'à Dieu une magnifique invitation de l'homme à descendre vers lui ; des autels ornés d'images et baignés du sang de l'holocauste, des prêtres, des cérémonies, des ablutions, des processions, mille formes qui ont une apparence de famille, et semblent confondre tous ces cultes entre eux et avec le nôtre dans une commune majesté.

Mais quand on ouvre le sanctuaire et que l'on regarde au dedans, de la même manière qu'on ouvre un fruit pour s'assurer si sa saveur répond à sa beauté, quand, dis-je, on ouvre l'intérieur des cultes tout-à-fait étrangers à la doctrine catholique, qu'est-ce qu'on y trouve ? Premièrement, rien. On n'y trouve rien ; car j'appelle rien que de communiquer avec Dieu pour rester ce que l'on est, que de bâtir des temples, d'immoler des victimes, de créer des sacerdoces, de fonder au sein des nations un immense appareil, et puis quoi ? arriver à rester des hommes, à n'avoir dans l'intelligence et dans le cœur rien de surhumain, rien qui n'accuse autre chose que la plus vulgaire humanité. Eh ! Messieurs, un simple commerce avec une âme élevée modifie la nôtre, il nous élève ; on ne peut s'approcher des grands cœurs sans qu'il s'exhale d'eux quelque chose qui pénètre jusqu'à nous et nous rend plus dignes de leur contact, et vous voudriez que le commerce avec Dieu fût inefficace, tout en étant réel ! A quoi bon alors communiquer avec lui ? Qu'est-ce qu'un but si sublime pour un résultat si nul ? Si l'homme n'est qu'un homme avec Dieu, qu'a-t-il besoin de le chercher ? L'effet répond à la cause, et là où je trouve le rien pour effet, je ne puis conclure à la présence et au concours de la Divinité, puisque Dieu et le rien sont parfaitement la négation l'un de l'autre. La grandeur de l'appareil religieux ne fait qu'en rendre plus sensible le vide intérieur, et l'homme se trahit d'autant plus qu'il couvre sa misère du nom et des attributs de Dieu.

Qu'il en soit ainsi, Messieurs, des cultes dont je parle, que leur inefficacité divine soit un fait avéré et palpable, je n'ai pas besoin de le démontrer. Il suffit d'en rappeler les noms à votre esprit. En dehors de la doctrine catholique, des affluents et des rameaux détachés de ce grand fleuve, que reste-il ? Le brahminisme, le polythéisme, l'islamisme, noms célèbres à la vérité, mais

qui ne désignent à votre conscience aucune action qui ait élevé le genre humain plus haut que sa propre nature. Encore ce défaut d'efficacité n'est-il pas leur premier malheur.

Par une loi dont il n'est pas difficile de comprendre la raison, tout culte qui n'élève pas l'homme le dégrade ; le commerce avec Dieu est un instrument trop puissant pour qu'il s'arrête à un résultat négatif. Si Dieu n'a-t-il pas l'homme jusqu'à sa sainteté, l'homme le fera descendre jusqu'à partager et à sanctionner ses plus vils penchants. De là cet étonnant scandale de cultes employés à la dépravation de l'homme, scandale sur lequel on ne peut pas se faire illusion, parce qu'il n'en est pas de l'ordre moral comme de l'ordre intellectuel. Celui-ci est relatif à l'infini, sur lequel la discussion est toujours plus ou moins admissible, l'autre n'embrasse directement que nos rapports avec nous-mêmes et avec nos semblables, rapports simples, sur lesquels l'intérêt nous éclaire à défaut du sentiment. Eh bien ! en examinant le brahminisme, le polythéisme et l'islamisme à cette lumière de l'ordre moral, que voyons-nous ? Non pas seulement l'homme resté dans sa faiblesse native, mais l'homme sollicité à la corruption par le culte même destiné à mêler sa vie avec celle de Dieu ; l'homme trouvant en Dieu un secours infâme pour tomber plus bas que son esprit et sa chair, ou au moins pour consacrer toutes les folies de son entendement et tous les délires de ses sens. L'islamisme même, quoique postérieur à Jésus-Christ, a précipité les mœurs des nations musulmanes, sous certains rapports, au dessous des mœurs de l'antiquité. Tant il est impossible à un culte faux, en quelque temps qu'il se forme, de ne pas subir cette loi de l'immoralité, par où Dieu signale tous ceux qui abusent sur les peuples de la force de son nom.

La déraison est le troisième caractère de la superstition. Et ici, Messieurs, vous serez peut-être tentés de rétorquer contre moi ce que je disais tout à l'heure, que, dans l'ordre intellectuel, la discussion est toujours plus ou moins possible, d'où il suivrait que la manque de raison serait un signe très contestable de la superstition. Je ne rétracte point ma pensée, Messieurs ; car, bien que partout où l'infini se trouve présent et engagé, il y ait un champ ouvert à la discussion, néanmoins il est une certaine limite où la déraison devient reconnaissable au premier coup-d'œil. L'esprit qui s'égare dans les nuances subtiles de la métaphysique n'hésitera pas devant l'absurde à l'état parfait de nudité. Or, c'est cette déraison palpable et bravant l'intelligence, qui est le troisième caractère de la superstition, et qui saute aux yeux dans le brahminisme, le polythéisme et l'islamisme. Toutefois, Messieurs, je ne veux pas prendre un à un les livres et les dogmes de ces divers cultes pour en montrer l'évidente irrationnalité ; cette marche serait trop longue, et, comme je l'ai déjà dit dans le débat entre l'erreur et la vérité religieuses, Dieu a tout abrégé. J'abandonne donc la question de la déraison positive ; je consens à respecter l'absurde, d'autant que l'absurde est nécessaire à trop de gens ; il est un plus grand malheur que l'absurde peut-être, un plus triste signe que la déraison positive, c'est la déraison négative, c'est à dire l'impuissance absolue d'une doctrine à se créer des fondements capables de soutenir une discussion. Or, ce défaut de fondement, cet état de choses sous lequel on place la main en ne rencontrant rien qui la porte, c'est le caractère propre et manifeste de tous les cultes qui n'ont aucune espèce de connexion avec la doctrine catholique. Je vous propose, Messieurs, un curieux et salutaire exercice de la pensée, c'est, en réfléchissant au brahminisme, au polythéisme, à l'islamisme, de faire un effort consciencieux pour leur donner une base quelconque ; Vous n'en viendrez certainement pas à bout.

Quand le christianisme se trouva face à face avec le polythéisme, doctrine contre doctrine, peuple contre peuple, dans ce drame sérieux, si terrible et si sanglant, toutes les fois qu'il s'agissait de discuter, le christianisme était dans l'impuissance de faire autre chose que de rire. Nos apôtres et nos apologistes passaient en riant à côté de cet établissement si prodigieux par sa force matérielle, entré dans le sang des nations, et devenu partie intégrante de leurs lois, de leurs mœurs, de leurs arts, de leur gloire et de tous leurs souvenirs. Malgré cette formidable existence, la discussion était impossible, et le raisonnement ne s'élevait jamais plus haut que la pitié. On vit clairement cette privation absolue de la substance logique, lorsque l'empereur Julien, homme d'esprit s'il en fut jamais, par un caprice impérial, ou, si vous l'aimez mieux par une pensée qui lui représentait la vieille Rome inséparable de son vieux culte, quand, dis-je, ce grand homme, car Dieu donne de grands hommes à l'erreur afin d'en montrer mieux l'inanité profonde, quand ce grand homme voulut à toute force ressusciter le polythéisme expirant. Certes, l'œuvre (